

Rappels et transition

- 1- Question : comment l'histoire humaine s'est-elle constituée en objet de connaissance ?
- 2- La thèse des classiques : l'histoire n'est pas une connaissance.
- 3- Au XVIIe siècle, l'histoire, qui est confondue avec l'érudition **des doctes**, elle n'a pas valeur de science :

« Lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquaient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci », écrivait Descartes (*Discours de la méthode*, éd. F. Alquié, t.I, p.574); et Malebranche n'était pas d'un avis différent : « Les histoires les plus rares et les plus anciennes sont celles qu'ils font **gloire de savoir**. Ils ne savent pas la généalogie des princes qui règnent présentement ; et ils recherchent avec soin celle des hommes qui sont morts il y a quatre mille ans. **Ils négligent d'apprendre les histoires de leur temps les plus communes, et ils tâchent de savoir exactement les fables et les fictions des poètes**. Ils ne connaissent pas même leurs propres parents ; mais si vous le souhaitez, ils vous apporteront plusieurs **autorités** pour vous prouver qu'un citoyen romain était allié d'un empereur, et d'autres choses semblables » » (*De la recherche de la vérité*, IV, VII, éd. G. Rodis-Lewis, t.I, p.430). Bossuet (1629-1704) considérait encore qu'une certaine curiosité historique était une forme de **concupiscence**. Cf. plaisamment *Hermagoras* chez La Bruyère (V, 74, p.146).

« Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême ; ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre : il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini ; combats, sièges, tout lui est nouveau ; mais il est instruit de la guerre des géants, il en raconte le progrès et les moindres détails, rien ne lui est échappé ; il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien ; il connaît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point : il a presque vu la tour de Babel, il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III ? Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche et de Bavière: "Quelles minuties!" dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. Il demande si l'Empereur a jamais été marié ; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé parfaite ; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Egypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable

antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sérimarès, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole : si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot était gaucher, et Sésostriès ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxès ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre ; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche. »

→ 3 déductions : le temps, le dieu et le perspectivisme.

a- La métaphysique cartésienne ne retient du temps que le présent, modalité temporelle de la **certitude**.

La connaissance est une perception intellectuelle, réitérable dans un acte présent de l'esprit. Avant même d'être un raisonnement la pensée est une **perception** intellectuelle, avant d'être discursive son activité est **ponctuelle**. Le « temps » = seulement le mode sous lequel nous nous représentons une durée qui est faite d'**instants**.

b- En outre, il n'y a **pas d'autonomie de la durée**, Dieu conserve le monde en le créant à tout instant, Il crée tout à tout **moment**. Il n'y a donc pas d'ordre distinct de la création qui serait séparé de Lui par une quelconque « évolution ». En contexte cartésien, une telle évolution continue, qui pourrait servir de fil conducteur permettant de dévoiler les raisons les fins de la création, n'existe tout simplement pas. Si la succession temporelle ne forme pas aux yeux de Descartes un devenir ; l'histoire humaine n'engendre pas davantage une **formation** ou un **progrès**. Il rejette les causes finales et les considérations téléologiques qui rendraient envisageable une **perspective totalisante** d'après laquelle chaque état du monde pourrait être éclairé par la fin supposée d'un développement continu. Dieu a une infinité de moyens par lesquels il peut avoir fait que toutes choses de ce monde paraissent telles qu'elles sont, mais il n'est pas possible à l'esprit humain de connaître lequel de ces moyens il a voulu employer (*Principes* IV, art. 204). La thèse constante de Descartes est la libre création des vérités éternelles. Cf. : la *Lettre à Mersenne du 15 avril 1630* : « Ne craignez point, je vous prie, d'assurer et de publier partout que c'est Dieu qui a établi ces lois en la nature, ainsi qu'un roi établit des lois en son royaume. Or, il n'y en a aucune en particulier que nous ne puissions comprendre, si notre esprit se porte à la considérer, et elles sont toutes *mentibus nostris ingenitae* [innées en nos esprits], ainsi qu'un roi imprimerait ses lois dans le cœur de tous ses sujets, s'il en avait aussi bien le pouvoir. Au contraire, nous ne pouvons **comprendre** la grandeur de Dieu, encore que nous la **connaissons**. » et le commentaire d'Alquié : « C'est pourquoi la théorie de la création des vérités éternelles nous paraît, non certes le fondement logique de la métaphysique cartésienne (qui, en effet ne la suppose pas), mais son fondement ontologique et réel. Car elle établit la contingence des structures de tout objet scientifique, et en cherche l'origine

dans un être transcendant, le Dieu qui les a librement créées.» (*La découverte métaphysique de l'homme chez Descartes*, PUF, 1966, p.10).

Le processus de la création peut être librement imaginé comme des fables mais, à la différence de l'idée de Dieu, il ne peut être perçu comme effet d'une cause infiniment supérieure à l'entendement lui-même. Une fable du monde sera toujours susceptible d'être forgée par l'esprit ; i.e., **lorsqu'il s'agit de l'histoire du monde, l'esprit ne parvient pas à lever l'hypothèse de la fiction.**

c- Enfin, il n'y a pas non plus de d'indices ou de traces, ou encore de strates sur lesquels l'on pourrait s'appuyer pour procéder à une « enquête » à propos du Sens de l'histoire. A cet égard, la métaphysique de Descartes nous délivre du vain souci d'un **Sens** premier, originaire et suffisant : l'origine comme la fin des temps appartiennent, comme le dira Merleau-Ponty dans *L'œil et l'esprit* à « **un ordre de l'existence [...] que nous ne sommes pas chargés de penser** » (p.55, cité par P. Guénancia que je suis ici). Contre le tragique d'un Patočka qui disait que « L'histoire n'est pas un regard mais une responsabilité » (*Essais hérétiques*), l'histoire n'est pas vraiment l'un mais encore moins l'autre. Il en résulte qu'une histoire du monde (naturel) devrait assumer son caractère nécessairement **perspectiviste** : « tout de même que les peintres, ne pouvant également bien représenter dans un tableau plat toutes les diverses face d'un corps solide, **en choisissent une des principales** qu'ils mettent seule vers le jour, et ombrageant les autres, ne les font paraître qu'en tant qu'on les peut voir **en la regardant** » *Discours*, Vè partie, p. 41-42.

Transition

C'est initialement par rapport à Descartes que la science de Vico (1668–1744) s'est constituée. Elle semble vouloir mimer sur d'autres bases et pour un projet différent, voire inverse, sa radicalité et son ampleur. Nous allons essayer de mesurer ce qui les sépare afin de **distinguer l'homme de la science de la science de l'homme.** « Axiomes », « principes » et « méthode » : Vico **projette** plutôt qu'il ne rejette la conceptualité propre à **la science moderne, mais cette projection vise un tout autre plan, celui de la nature humaine** (déjà là aux premiers âges).

La philosophie du XVIIIe voyait dans la **physique** un domaine depuis longtemps reconnu et affermi. L'on pouvait la considérer comme une sorte de **fait** (le fait de la science), dont on débat des conditions de possibilités (Kant) mais dont la réalité s'impose sans conteste ni réserve. Pour « l'histoire » en revanche, tout un travail restait à accomplir. Auparavant, l'« histoire » pouvait désigner soit un recueil de faits et d'opinions (Cf. le folklore édifiant de la *Légende dorée*, ou la vie des saints), soit une maîtresse de vie à des fins politiques et morales (« *Historia magister vitae* »). Il n'était pas question de s'appuyer sur l'existence *de facto* d'une science comparable à la physique par son degré de certitude et par la fermeté de ses raisons ; il faudra donc, au contraire, en un seul et même mouvement de pensée,

conquérir le monde de l'histoire et le fonder, i.e. l'assurer en cours de conquête. A cet égard, Vico est bien plutôt le fondateur d'une philosophie de la **culture** qu'un théoricien ou, encore moins, un épistémologue de l'histoire. S'il donne à l'histoire ses lettres de noblesse, c'est en l'érigeant en lieu ou en occasion d'une **vérité** propre.

B – La science de l'homme.

[1-La *Scienza nuova* de Vico (1668-1744).

a- « *Verum et factum convertuntur* »

b- Contre le géométrisme, la co-présence de l'esprit

c- La valeur pédagogique de l'histoire

d- Une histoire finalement conforme à la Providence.]

Présentation

Le rationalisme moderne repose sur la thèse que nous ne connaissons les choses qu'à travers des idées : l'esprit humain n'a de conception adéquate que de ces choses qui sont produites par **l'esprit**, qui trouvent leur origine dans ses propres pouvoirs (*ens = cogitabile*). Adoptant ce même principe selon lequel l'étant véritable est le pensable, Vico va en tirer une toute autre, à savoir que c'est **dans l'histoire et la culture**, et non pas dans la nature, que **l'esprit est au plus près de lui-même**. L'étant est, pour ainsi dire, élargi à l'expérience de l'humanité entière.

Le monde, tel qu'il dépend des pouvoirs de l'homme, tel qu'il est véritablement créé par lui, n'est pas le monde physique ou naturel, c'est le **monde historique**. Il en résulte que l'homme peut comprendre **correctement** l'histoire pour la simple raison que c'est lui qui la « **faites** ». Ainsi, dès le départ, une spécificité de l'histoire en tant que science tient à son identité **de nature** avec l'homme,— reste à savoir jusqu'où l'on espérer aller avec l'idée de nature. En un certain sens, Vico est un lointain précurseur de l'idée d'**historicité** (l'homme lui-même est de part en part historique, et c'est pourquoi seulement il y a histoire) : avant Dilthey, il reconnaît une similitude ou une identité fondamentale (« *Gleichartigkeit* ») à l'œuvre dans l'histoire, au sens où il existe une civilité (*artigkeit*) pareille, semblable ou équivalente (*Gleich*) entre le penseur et cet « objet » qu'est la culture humaine.

Jusqu'à présent, les savants ont essayé (mais en vain) de parvenir à une connaissance exhaustive du monde physique, or celui-ci n'est pas l'œuvre des hommes mais de Dieu : ce monde physique, il n'y a que Dieu qui, en tant que créateur, pouvait le comprendre d'une façon parfaite et adéquate (le monde est à Dieu comme son ouvrage à l'artisan). « Descartes, inutile et incertain » (Pascal) ? **Désormais le premier ouvrage que nous avons à comprendre est celui de l'homme**. L'œuvre humaine qu'est l'histoire est la **révélation de l'humanité** : dans l'histoire les hommes se présentent et s'annoncent **tels qu'ils sont**.

La nouvelle confrontation du présent avec le passé ne sera plus une disproportion du zéro et de l'infini (l'expérience métaphysique de l'Infini écrasait la temporalité présente sous un poids d'éternité) ; il s'agira de voir comment hier et aujourd'hui appartiennent à un **même** ordre de développement, car la **vérité** ne se tient plus au-delà de la succession des instants, elle habite cette succession même, – en deux mots, elle habite le temps, ou plutôt, elle le **constitue**.

L'histoire nous permettra-t-elle-t-elle d'assister à une **formation** de l'homme par l'homme ? Ou bien faut-il que l'homme soit déjà formé (mais par qui, mais comment ?) pour qu'elle ait lieu ? Si le dévoilement de la vérité se trouve à la fin du chemin que l'humanité s'efforce de prendre ou de constituer, cette vérité n'était-elle pas déjà en soi dans la **nature** de l'homme ? Mais alors, quel homme devait-il y avoir pour qu'il en soit ainsi et qui en a décidé ? Le thème constant de la **nature** humaine permet-il vraiment de penser à fond l'historicité ? Est-ce bien à l'histoire que Vico nous donne finalement accès ?

1- *La Scienza nuova de Vico* (1668-1744).

a-« *Verum et factum convertuntur* »

La *Scienza nuova* Vico entend s'ériger à la fois contre le mathématisme cartésien (qui propose une méthode de connaissance adéquate au « réel ») et contre le néo-épicurisme (qui prétend établir le rôle du hasard dans la nature et dans les affaires humaines, *clinamen*). Si Vico s'inscrit dans le prolongement de l'affirmation cartésienne du pouvoir de l'esprit, c'est pour en dénoncer l'illusion de transparence ; car l'esprit ne s'auto-affecte pas, il ne se comprend correctement qu'à travers **ses œuvres**. Il n'est pas tant ce soleil qui rayonne en toutes choses, que ses propres extériorisations sous formes d'institutions. **C'est en comprenant ses œuvres que l'homme se comprendra lui-même** (principe de l'herméneutique) ; il ne peut réellement connaître que ce qu'il a fabriqué d'une façon ou d'une autre (c'est le *tool-making* argument appliqué à l'histoire et non à la technique). D'où, l'axiome fondateur de la pensée de l'histoire : « ***Verum et factum convertuntur*** » (dit, en résumé, l'argument du « *verum factum* »).

En réalité, ce principe de la conversion du vrai et du fait s'applique au monde de l'esprit comme à celui de la nature, à condition de bien distinguer ce qui relève de Dieu seul et ce qui relève des hommes (avec Dieu) :

- A propos de la nature, la convertibilité est applicable à Dieu en tant qu'il est l'unique agent du monde naturel. Par conséquent celui-ci n'est pas de droit connaissable par l'homme, il ne **s'ouvre** pas entièrement à ses investigations. Il semble que Vico fasse preuve d'un certain scepticisme à l'égard des sciences de la nature : la physique n'enseignera jamais que des faits sans pouvoir accéder à leurs principes premiers. Nous n'avons pas accès à la nature intime des choses ; que savons-nous de l'être naturel indépendamment de la **relation** que nous

entretenons avec lui (relativisme) ? Par exemple, chacun sait qu'il est davantage à l'abri de l'erreur lorsqu'il se prononce sur les seules modifications de son âme (« je sens de la chaleur en présence du feu ») que lorsqu'il prétend statuer sur la nature intrinsèque de l'objet de ses sens (« je sais que le feu est tel qu'il me paraît »).

- En revanche, lorsqu'il s'agit du monde de l'esprit, la convertibilité du vrai et du fait est aussi applicable à l'homme. Comment entendre le « fait », faut-il y voir un donné extérieur, relevant du monde naturel ou bien ce qui a été fait ? Dès lors que ce qui est fait est vrai en tant même que produit par l'homme, ce qui est de l'ordre du « fait » est bien ce qui a été fait. Ainsi, plus que de la règle du *verum-factum*, il faudrait parler de la règle du *factum-verum*, insistant ainsi sur le rôle déterminant du *factum* dans la détermination même d'un *verum*. I.e., c'est dans la mesure où le monde de l'histoire est l'œuvre de l'homme qu'il est connaissable par lui. Par conséquent, l'on retrouve chez Vico cette règle majeure selon laquelle « est **connu** comme vrai ce qui est fait par le sujet connaissant » mais aussi une règle métaphysique justifiant la valeur de l'histoire : « ce qui est fait par l'homme est **vrai** ».

Vico a détourné le regard du monde intelligible (qu'il soit celui des étants [les grands genres du *Sophiste* de Platon] ou celui des idées comme perception de l'esprit]) pour **proposer l'humanité à la contemplation**. L'homme de science n'est plus en proie à une expérience d'éternité, c'est un homme placé dans la perspective du temps, qui a compris que **l'humanité ne s'accomplit qu'à travers son histoire**. Telle est la *scienza nuova*, qui n'accomplira plus seulement dans l'union de l'âme avec l'unité divine (cette union libérant du mauvais infini inhérent aux êtres sensibles) ; la nouvelle sagesse s'épanouira à travers **l'engagement de l'esprit dans la multiplicité des nations et des peuples**. Cette multiplicité grosse d'esprit n'est pas le chatoiement sensible de l'existence immédiate, elle doit être comprise comme la diversité des **institutions** humaines. Vers quoi la multiplicité des institutions humaines pourra-t-elle nous mener ? Cet engagement de l'esprit dans la « marche des nations » conduira-t-il vers une nouvelle unité ?

La *Scienza nuova* va s'avérer comme une re-conversion à Dieu, mais ce ne sera plus ce Dieu abstrait de la métaphysique, séparé de la multiplicité et auteur des vérités géométriques, c'est un Dieu concrétisé et médié par la multiplicité des nations, un Dieu à l'œuvre dans l'histoire.

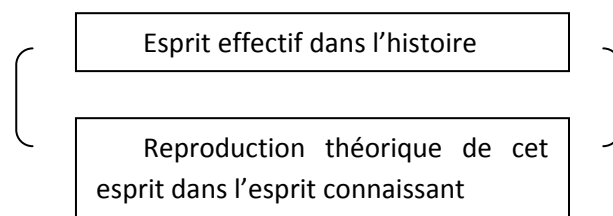
b- Contre le géométrisme, la co-présence de l'esprit

Vico ne conteste pas que les mathématiques soit le champ des idées claires et distinctes, mais selon lui, **pour maintenir leur validité, elles doivent renoncer leur effectivité**. En mathématiques, nous conversons avec nos propres concepts abstraits, –

d'après Kant, elles sont une forme rationnelle de la parthénogénèse (du grec *parthenos* (« vierge ») et de genèse, reproduction monoparentale à partir d'un individu femelle : les abeilles et les fourmis produisent ainsi des mâles.) Si les concepts mathématiques doivent leur vérité au fait d'être des concepts conventionnels, la vérité que nous pouvons leur attribuer est une vérité hypothétique. Lorsque nous inférons des propositions à partir des postulats et des axiomes fondamentaux, c'est par le jeu de la déduction et des raisonnements que nous produisons des énoncés vrais. I.e. l'intelligence mathématique réussie à condition de se passer de l'effectivité véritable. En revanche, en pensant l'histoire, nous pouvons espérer une intelligence de la réalité **effective**.

Descartes	Vico
Intelligence effective (de la réalité) : conjurer le solipsisme par l'immensité incompréhensible de Dieu	Intelligence de la réalité effective : seule l'histoire autorise la similitude de l'objet et du sujet

- D'une part, au principe de production des vérités géométriques par l'entendement succède le principe de la **production effective de l'esprit dans l'histoire** ;
- mais d'autre part, ce principe a pour corolaire le principe de la re-production théorique accompli par le même esprit (subjectivation de la culture) : l'ordre de la pensée connaissante **actualise** les possibilités inscrites dans l'esprit humain qui agit historiquement.
- ce sont ces deux aspects, assez vertigineux, qui se retrouvent dans la citation suivante : « **la manière dont s'est formé ce monde doit se retrouver dans les modifications de notre propre esprit humain, celui qui médite cette histoire se raconte à lui-même cette histoire idéale, dans la mesure où il l'a faite pour lui-même en prouvant qu'elle « a dû, doit, devra », être ce qu'elle est.** » *Scienza nuova*, section 4 (§ 349).



Où l'on voit que l'intérêt pour l'histoire est soutenu par deux principes corrélatifs :

- celui de la **production** qui affirme que « **le monde des nations a été fait certainement par les hommes** ». Dès le premier âge de l'humanité, celle-ci s'autoproduit par l'invention de l'ordre symbolique et elle se perpétue par le fait

providentiel des institutions qui, originellement liées à des intérêts particuliers, produisent un ordre qui les dépasse et les intègre. Cette détermination productive et auto-productive de l'ordre humain, qui est l'ordre des institutions informées par l'ordre symbolique du langage et des signes, fait de la *Scienza nuova* une science du Concrèt où l'ordre peut être abordé *sub specie durationis*.

- et, corrélativement, celui de la **reproduction** : principe selon lequel le savoir de l'histoire doit **reproduire idéalement cet ordre de production** en le produisant à nouveau dans la pensée. Celui qui médite cette « Science » se la raconte à lui-même et, toute éternelle qu'elle soit dans ses lois, l'incarne dans le temps visionnaire de son propre récit. Comme le dit Vico: il se la fait à lui-même « car là où il advient que celui qui fait les choses les raconte lui-même, l'histoire ne peut être plus certaine ».

Si l'on définit la science comme la connaissance des principes et des faits, l'histoire est la seule science car la mathématique ne donne que des principes et la physique ne livre que des faits, tandis que, « qui réfléchit à la question, ne pourra que s'étonner de ce que les philosophes qui ont entrepris l'étude du monde physique – que Dieu seul, qui en est l'auteur peut connaître – aient négligé le monde civil des nations **que les hommes peuvent connaître parce qu'ils l'ont fait** » S.N.

l'esprit géométrique, il produit un ordre de vérités abstraites.	l'esprit se produisant dans l'histoire, il peut reproduire les raisons et les causes de cette sorte de science concrète qui s'est déployée dans le temps.
---	--

Ce qui marque peut être le mieux l'opposition fondamentale au cartésianisme est la pédagogie vichienne qui prétend que l'ordre de **la progression pédagogique peut reproduire en microcosme l'ordre éternel de l'histoire des nations**. Le napolitain est l'auteur de six « *Orazioni inaugurali* », qui sont des discours protreptique de rentrée scolaire confié au professeur de rhétorique et exhortant les étudiants à l'étude des arts libéraux (groupés en deux cycles : le *trivium*, comprenant la grammaire, la rhétorique et la dialectique, et le *quadrivium*, groupant les quatre branches des mathématiques (arithmétique, géométrie, astronomie et musique).

N.B. Fils de libraire, Vico insiste, dans son autobiographie intellectuelle, sur ce qu'il doit à ses maitres et à ses lectures. « Philologie » = archives de l'humanité.

c-La valeur pédagogique de l'histoire

Prononcé en 1699, le premier discours reste très traditionnel. Vico part du « *nosce te ipsum* » socratique (dont la *Scienza nuova* attribuera l'origine à Solon). Se connaître soi-

même, c'est connaître Dieu en soi : si tu comprends que ton âme est l'image réfléchie de Dieu alors, « en te connaissant toi-même, tu peux reconnaître le caractère divin de ton âme ». A travers Dieu, la totalité de l'être peut être connue, car l'âme humaine n'est plus étrangère à l'être, elle devient le milieu et le truchement des créatures. Elle n'est pas d'elle-même productrice d'une nature, qui reste un ouvrage divin, mais, par **l'intermédiaire** de Dieu, l'homme peut se faire l'interprète de la nature.

Les quatre discours suivants développent une autre formule exhortative, à savoir le « *sequi naturam* » des stoïciens. Mais quelle est cette nature qu'il nous faut chercher et suivre ? Quelle est donc cette sagesse que nous devons acquérir par la connaissance de la nature ? Le sixième *Discours* de 1707 revient sur le *nosce te ipsum*, mais cette fois, ce que l'homme découvre en lui-même, ce n'est plus un Dieu transcendant et principe de la connaissance de toutes choses, c'est un Dieu **immanent à l'histoire** au titre du procès de développement de l'esprit humain.

Ce dernier n'est plus seulement un mode de la divinité, c'est le véritable principe monadique qui, en tant que liberté absolue, **se produit lui-même en produisant la multiplicité des formes historiques** : l'esprit a pour charge de réaliser le divin dans le monde de l'humain. Ainsi intériorisée, **l'histoire** n'est plus séparée de la nature, elle **décrit le procès de notre nature**, celle que nous créons et instituons dans et par cet auto-développement de l'esprit. L'histoire devient notre véritable patrie, notre véritable métaphysique.

Ainsi l'esprit humain ne semble pas seulement co-créateur, l'égal et l'émule de Dieu à l'intérieur du domaine de l'histoire, il semble qu'il faille le poser comme identique à Dieu. Serait-il à lui seul **créateur** de ce qui, d'une façon ou d'une autre, **est vrai et substantiel** ?

d - Une histoire conforme à la Providence.

Vico aborde l'histoire sous deux angles différents. D'une part, ce qui est traditionnellement nommé « histoire universelle », et qui désigne en réalité « l'histoire universelle **profane** ». A celle-ci, qui manque de commencement et de continuité, il entend ajouter « une histoire **idéale éternelle** que parcourent dans le temps les histoires de **toutes** les nations ». L'histoire idéale éternelle déploie « une série enchaînée de raisons » en sorte que, conformément à l'ordre présent des choses qui a été établi par la providence, cette Science en vient à être une histoire idéale éternelle **suivant laquelle l'histoire de toutes les nations accomplit son cours dans le temps**. « C'est uniquement grâce à elle [l'histoire idéale éternelle] que l'on peut acquérir la **science** de l'histoire universelle, avec des origines certaines et une continuité certaine, deux choses qui, jusqu'au jour d'aujourd'hui, lui ont fait le plus défaut ».

La théologie civile raisonnée de la Providence prend donc l'aspect de « l'histoire idéale éternelle que parcourent dans les temps les histoires de **toutes** les nations dans leur naissance, leur maturité, leur décadence et leur fin. » Si le monde des nations est

fait par l'agir humain, il repose sur un **ordre** formé de trois fonctions invariables. Autrement dit, **par la détermination de la nature humaine, la Providence institue les principes sociaux constitutifs de l'histoire**. Elle utilise les moyens les plus simples, à savoir les mœurs naturelles des hommes, pour arriver à ses fins. Ici, la preuve de l'existence de Dieu se fait par **la modification de l'esprit humain qui est au principe de l'histoire**. En tant qu'elle fait appel à l'histoire cette preuve de l'existence de Dieu est une nouvelle démonstration de l'anti-cartésianisme du napolitain.

Des idées semblables entre elles, nées dans des sociétés inconnues entre elles, doivent avoir une origine commune dans la nature humaine (les hommes sont libres qui suivent leur esprit, comme pour Spinoza, est libre une chose qui n'obéit qu'à la nécessité de sa nature) : « le Sens Commun [principe de l'histoire] du genre humain est un critère inculqué dans les nations par la providence divine ». Ainsi, toute société est une assemblée d'êtres gouvernés par le droit naturel des peuples, droit naturel dont tout être humain peut retrouver les principes dans la mesure où ils se trouvent dans la nature même de son esprit. Tout s'explique donc par la nature et l'origine commune de la raison, de la religiosité, de la sociabilité et du langage, c'est-à-dire par des principes sociaux qui sont dans la nature de l'esprit humain telle qu'elle a été instaurée par la Providence. Ces 3 principes sont :

- la croyance en un dieu **pro-vident** (est providentiel ce qui est d'origine divine),
- **l'arrachement de l'instinct à la bestialité** par la pratique **instituée** du mariage (tant que la médiation par le tiers symbolique est effective, les intérêts particuliers produisent un ordre qui les dépasse et les intègre).
- l'appropriation humaine de la terre sous la lumière du Ciel par la pratique des sépultures et la foi en une **âme spirituelle** perdurant après la mort (chacun doit avoir le sentiment que la valeur de l'âme surplombe son destin présent).

Si l'examen de l'histoire n'en reste pas à une histoire universelle profane, cela tient au fait qu'une modalité **d'unité** (et non pas de chaos) apparaît de cet examen (il s'avère que toutes les histoires particulières des sociétés roulent sur une même histoire idéale éternelle) et qu'une telle unité est bien le signe d'une sagesse et d'un ordre providentiels. Cette intervention temporelle et spatiale de Dieu dans le cours de l'histoire est la marque de la Providence. L'histoire, comme déroulement temporel du monde civil, composé par le monde des nations et de l'ensemble des sociétés depuis ses origines, rend présente l'idée d'un Sens commun constitutif. L'action de Dieu dans l'histoire concerne surtout les origines.

Vico lie donc clairement « histoire idéale éternelle » et « science de l'histoire universelle », et il inscrit finalement en tête de ses « découvertes générales » une « histoire idéale éternelle décrite d'après l'idée de la providence, **que suivent dans le temps toutes les histoires particulières des nations dans leur naissance, leur progrès, leur maturité, leur décadence et leur fin** ». Il reprend donc ici, pour dessiner le parcours « idéal » suivi par toutes les nations, la vieille métaphore biologique d'après laquelle les

cités, les royaumes et les empires, toutes les communautés politiques, suivent les mêmes étapes que les êtres vivants, de la naissance à la mort. Déjà Polybe écrivait que « l'évolution de tout individu, de toute société politique, de toute entreprise humaine est marquée par une période de **croissance** [*auxèsis*], une période de **maturité** [*acmè*], une période de **déclin** [*phthisis*]. Dans son *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (*Méthode pour faciliter la connaissance de l'histoire* de 1566) Jean Bodin parle des « *rerum omnium publicarum **initia, incrementa, status, conversiones, exitus*** » (en gros, toutes les choses publiques commencent, se développent, s'établissent, changent et finissent). Alors même que l' « histoire idéale éternelle » semble avoir le sens d'un progrès continu qui culmine avec l' « âge des hommes » ou « âge de la raison entièrement développée », la décadence et la fin sont inscrites dans la **définition même** de cette histoire, définition fondée sur la nature de l'homme. La Providence gouverne le monde civil grâce aux principes sociaux qu'elle institue en déterminant la nature humaine.

Difficile de ne pas déceler dans cette démonstration historique de la providence une forme, certes assez originale, du cercle dieu-nature humaine : Dieu provident accorde à la nature humaine de quoi prouver, même temporellement, qu'il existe. Or, peut-on fonder la « vérité » de l'histoire sur un donné « objectif » posé dogmatiquement ? En outre, la diversité des sociétés humaines peut-elle être réduite à l'unité ? Lorsque les **historiens** parlent de l'homme, en affirmant après Vico qu'il est le seul objet de la connaissance historique, ils entendent généralement « plutôt que le singulier, favorable à l'abstraction, le pluriel qui est **le mode grammatical de la relativité** » (M. Bloch, *Apologie pour l'histoire*, p.4). Ceci va nous engager dans une discussion avec les sceptiques modernes (Montaigne, Hume, Bayle). Car on peut leur imputer l'idée, si fondamentale pour l'historien, qu'il n'y a pas un homme abstrait et éternel, immuable en son fond, en un mot une **nature** humaine universelle, mais **des** hommes, toujours inscrit dans des **coutumes particulières**, des cadres sociaux et mentaux relativement contingents.